Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 59 (1949-1950)
Heft: 3

Artikel: Le journal de Sarah Monod
Autor: Berthoud, Dorette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558518

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le journal de Sarah Monod

PAR DORETTE BERTHOUD

Dans un premier article, nous avons brièvement indiqué les conditions dans lesquelles Sarah Monod a écrit son Journal d'infirmière, la composition du personnel de l'ambulance IIbis et les trois étapes de son service, du 3 août 1870 au 3 mars 1871. Puisque le rédacteur de cette revue veut bien nous demander la suite de ces notes, nous reviendrons sur la seconde étape, celle de Sedan, qui nous paraît la plus intéressante et que Sarah a contée avec le plus de détails.

Le samedi 20 août, les ambulanciers du *Comité Evangélique de Paris* qui avaient été faits prisonniers par les Prussiens, lors des premiers combats, furent rapatriés par le Luxembourg et arrivèrent en voiture à Sedan. Le cocher les conduisit sur la place Turenne où tout aussitôt une foule entoura la carriole. Le fanion à croix rouge excitait la curiosité, soulevait la méfiance. Le mot d'«espions» courait de bouche à oreille. Un passant voulut bien toutefois indiquer à Frédéric Monnier une maison amie dont on lui avait donné l'adresse et où il espérait trouver, pour lui et ses compagnons, un gîte sûr. Justement M. Robert rentrait chez lui.

— Ma femme est au temple, dit-il aux arrivants. Je vais la chercher.

Et il y courut malgré qu'on le priât de n'en rien faire.

Face au danger, les familles protestantes de Sedan avaient demandé au pasteur, M. Goulden, de leur faire chaque soir un petit culte. Ces services étaient très fréquentés. Tandis que les voyageurs se restauraient, les unes après les autres, les dames entrèrent. D'abord la femme du pasteur, puis Mme Louis Bacot, M. et Mme Deloche, Mme Métetal, Mlles Goulden, etc. Toutes se montrèrent fort aimables et offrirent asile aux ambulanciers dans leurs demeures respectives. Le pasteur emmena chez lui Sarah Monod qui redoutait un peu l'élégance des autres maisons. Une des diaconesses, la pauvre sœur Suzanne, souffrante d'un érysipèle, fut accueillie par Mme Bacot, de même que sa compagne, sœur Rose, qui pouvait ainsi lui donner ses soins. Quant à Alfred et Gabriel Monod, quant à Frédéric Monnier et au Dr Davila, ils repartirent, après quelques moments seulement de repos, pour organiser les voitures, disant à ces dames d'attendre leurs instructions.

La ville était en état de siège. Tous les citoyens avaient pris les armes pour la défendre et les citoyennes ne demandaient qu'à en faire autant. Ainsi les demoiselles Goulden, les sœurs du pasteur, d'humeur belliqueuse, qui se déclaraient prêtes à tirer contre les assaillants le premier coup de canon. «J'avoue, remarque Sarah, n'être pas à leur hauteur. Je trouve les femmes heureuses de n'être pas obligées de marcher sous les drapeaux et de tirer contre qui que ce soit.»

Le lundi 21, Mlle Monod s'en alla, avec deux de ses compagnes, visiter les blessés de Mézières et de Charleville, installés dans les haras impériaux: un lit par box. La plupart étaient tombés à Gravelotte. Par leur rareté même, les nouvelles politiques donnaient de l'angoisse. «On pense, note Sarah, que les Prussiens sont à Vouziers et à St-Dizier. On n'a pas de nouvelles de Bazaine, ce qui pourrait s'expliquer par le fait qu'il n'arrive plus de dépêches, la dernière qu'il a expédiée ayant été connue à Berlin plus tôt qu'à Paris. On est peu renseigné, mais il paraît prouvé que les Prussiens avancent sur toute la ligne. On laisse maintenant s'organiser des corps de francs-tireurs qui, espère-t-on, gêneront les Prussiens en tirant sur leurs éclaireurs. Par malheur, il est trop tard: il y a 15 jours qu'il fallait s'en occuper.»

Du jeudi 25 août: «Nos messieurs sont revenus ce matin de Briey, St-Privat et Doncourt. Ils ont été renvoyés par les autorités prussiennes.» L'aventure avait été chaude, en effet, Gabriel Monod en a fait le récit que résuma sa cousine.

A la gare de Sedan, les ambulanciers étaient tombés sur le baron Larrey, inspecteur-général des ambulances militaires, qui leur avait demandé s'ils savaient où étaient l'Empereur et son armée. Il leur avait parlé aussi de la bataille de St-Privat et les avait engagés à prendre cette direction pour secourir d'innombrables blessés. Sitôt pourvus du matériel nécessaire, ces messieurs s'embarquèrent pour Audun-le-Roman. A la descente même du train, ils virent venir à eux, à travers champ, un prêtre, aumônier militaire, harassé, affolé, brisé. Davila s'avança au-devant de lui pour le rassurer, car il semblait craindre de tomber encore en mains ennemies. La surveille, il avait assisté au carnage de St-Privat. Séparé de ses blessés, car l'ambulance à laquelle il était attaché avait été incendiée par des bombes, une trentaine de soldats brûlés — il avait obtenu un sauf-conduit pour traverser les champs de bataille. Durant une lieue, il avait cheminé parmi les tas de morts qui lui montaient jusqu'aux cuisses. Les Prussiens étaient tombés par files, par rangées entières, comme les andains du foin coupé. Pour franchir ces murailles de cadavres, il ne suffisait pas de les enjamber. Il fallait grimper dessus pour retomber de l'autre côté dans une mare de sang. A côté des morts, gisaient encore, disait l'aumônier, des centaines de blessés. Et de presser les internationaux d'aller à leur secours.

Il était 4 h. 30. La soupe à l'oignon avalée, les chevaux attelés, la petite troupe se mit en route dans la direction de Briey. Le ciel s'était couvert. Il tombait une pluie fine et froide. Des paysans qui s'enfuyaient, les uns en carriole, les autres en chariots ou à pied,

tirant leurs vaches, regardaient, hagards, passer les trois breaks de l'ambulance. Ils ne pouvaient répondre à aucune question, mais répétaient sans cesse, les yeux exorbités: «Les voilà, les voilà! Ils viennent!»

A l'entrée du village de Landres, entre Avril et Briey, deux Uhlans postés sur un haut point de la route sommèrent la caravane de s'arrêter, l'ajustant même de leurs grands pistolets. Frédéric Monnier mit pied à terre. Un officier s'approcha et, avec la plus grande courtoisie, après l'avoir remercié des soins qu'il donnait aux blessés, lui indiqua les endroits où son aide serait le plus nécessaire: St-Privat, Ste-Marie-aux-Chênes et Armanvillers.

De bon matin, le lendemain 21 août, la petite troupe arrivait à St-Privat. Malgré la prodigieuse activité des ambulances allemandes et le personnel innombrable, tant militaire que civil, dont elles disposaient, des centaines de blessés gisaient encore dans les rues, sur un peu de paille, sans pansements, sans nourriture. Dans les champs jonchés de débris, on enterrait les morts. L'ambulance II*bis* se mit aussitôt au travail, mais ses faibles ressources furent bientôt épuisées. Sur le conseil d'un officier allemand, les internationaux décidèrent d'aller à Doncourt, au quartier-général du prince Frédéric-Charles, demander l'autorisation d'envoyer chercher, hors des lignes prussiennes, des provisions et du matériel de pansement. Ils y furent reçus avec insolence. Un officier supérieur d'état-major se répandit en invectives contre les chirurgiens militaires français, lâches et paresseux, ce dont les internationaux ne pouvaient mais. Par chance, le Dr Davila reconnut tout à coup le Dr Lœffler qui dirigeait une ambulance internationale allemande et qui, à sa prière, voulut bien intervenir en faveur du médecin et des infirmiers de la II*bis*. Ils furent simplement retenus à Doncourt avec interdiction de s'en éloigner et purent ainsi, au centre même des opérations, soigner les blessés français. Les allemands aussi d'ailleurs, car le médecin-chef Frenzel qui avait remarqué leur zèle et leur dévoûment insista pour qu'on les laissât travailler.

Toutefois, le Dr Lœffler étant parti, après quelque 24 heures, un officier de dragons prussien fit appeler le chef de l'ambulance et lui remit l'ordre suivant:

«La société de M. Frédéric Monnier, arrivée le 21 à Doncourt, a l'ordre de se rendre immédiatement à Paris par les étapes suivantes: le 22 août, Etain — le 23, Aubréville — le 24, Suippes — le 25, Epernay — le 26, Mézy — le 27, Changes — le 28, Chelles — le 29, Paris. Ces messieurs ne doivent pas s'écarter de la route indiquée. Ils seront traités comme prisonniers de guerre et internés à la forteresse de Spandau si on les trouve sur tout autre point, parce qu'il y a parmi eux des sujets suspects *.

(tournez, s. v. p.)

---

* *Chose curieuse, ce suspect, c'était précisément le Dr Davila. D'origine française, il avait pour parents et pour amis, à Bucarest, les frères Bratiano, les frères Golesco, C.-A. Rosetti et autres francophiles qui venaient de fomenter, à Ploesti, une sorte de révolution destinée à renverser le roi Carol Ier, un Hohenzollern-Sigmaringen, et à obtenir que la Roumanie soutînt ouvertement la France dans la guerre. Davila avait quitté Bucarest sans passeport. Cependant, à Doncourt, il ignorait tout des troubles de Roumanie.*

VOTRE ENFANT

Semblable à une plante, la personnalité de votre enfant se cultive!

Ses alliés:

— *Des compagnons de son âge et de sa capacité.*
— *Tôt, la charge de petites responsabilités.*
— *L'apprentissage de ses deux mains aussi bien que de son cerveau.*
— *Les décisions qu'il est possible de lui laisser prendre.*
— *La vérité en mots qu'il peut comprendre.*

Ses ennemis:

— *La moquerie de son raisonnement d'enfant.*
— *La brusquerie devant ses hésitations.*
— *La louange de ses capacités en sa présence.*
— *Les comparaisons, devant lui, à son avantage ou non.*
— *La trop grande importance accordée à ses échecs.*

L'usage que l'on fait de l'intelligence de l'enfant vaut mieux que le genre d'intelligence qu'il possède.

Si votre enfant est nerveux et agité, c'est la plupart du temps que vous l'êtes aussi, et c'est moins par hérédité qu'il vous emprunte votre manière d'être que par l'exemple que vraisemblablement vous lui donnez tous les jours.

«Cet ordre de marche est communiqué à toutes les autorités militaires et le chef de la société, M. Monnier, a le devoir de présenter un passeport à chaque commandant de place des endroits occupés par les troupes allemandes.

Doncourt, le 22 août 1870.

Le commandant du grand-quartier-général:
von Stiehle.

— Nous trouverons donc des commandants prussiens jusqu'à Paris? remarqua Frédéric Monnier.
— Oh! répondit l'officier en ricanant, sinon jusqu'à Paris, du moins jusqu'à Epernay!
— Mais vous nous faites faire des étapes de plus de 70 km. C'est impossible!
— Les routes sont belles en France, répartit le Prussien, de l'air satisfait de qui a trouvé une bonne plaisanterie.

Il fallait obéir. L'ambulance devait être le soir même à Etain. Il était tard déjà. Depuis le matin, personne n'avait rien mangé. Les internationaux demandèrent à acheter du pain aux Prussiens, car eux seuls, dans le village, avaient des vivres. L'habitant recevait d'eux la ration quotidienne d'un soldat. A l'état-major, on trouva plaisant de refuser cette faveur aux Français et de leur dire de se tirer d'affaire comme ils pourraient. L'ambulance partit.

A 20 km environ de Doncourt, une ordonnance à cheval se précipite au galop au-devant de la petite troupe.
— Vous êtes l'ambulance française de Doncourt?
— Oui.
— Le major Lœffler m'a chargé de vous remettre ceci.

C'était un énorme pain et trois saucissons que leur envoyait leur confrère allemand.

Dorette Berthoud.

UN TRAIN DANS LA NUIT...

C'est celui qui, le 14 décembre dernier, a amené en gare de Schaffhouse, à 4 h. du matin, le premier contingent d'enfants réfugiés invités par la Croix-Rouge suisse pour un séjour de trois mois dans notre pays.